

UN SOUVENIR ET UN HOMMAGE

PAR

NAPOLEON LEGENDRE

De la Société Royale.

O peuples qui placez aux fastes de l'histoire
Et qui, dès ici-bas, couronnez dans la gloire
Ceux qui furent grands parmi vous,
Ceux qui, dans les conseils ou bien dans la bataille,
De leur parole ardente ou de leur haute taille
Se dressèrent au nom de tous,

Pour relever partout la force qui décline,
Pour vous faire un rempart de leur forte poitrine,
Pour vaincre ou mourir sous vos yeux ;
Ceux qui, dans les déserts des grands océans morés
Des continents perdus ont retrouvé les bornes
Où pris les mesures des cieus ;

Ceux qui, portant au cœur la soif du sacrifice,
Et voyant reculer, au loin, l'amer calice
D'où le fond seul contient le miel,
S'en sont allés ici-bas annoncer l'évangile,
Et, travailleurs hardis, changer un champ stérile
En jardins fleuris pour le ciel ;

Vous voulez donc ainsi réveiller l'espérance,
Et montrer qu'ici-bas même, la récompense
Doit toujours suivre le bienfait ;
Mais vous voulez, surtout, proposer un exemple
Que la postérité puisse suivre et contempler :
O peuples, vous avez bien fait !

Car, l'exemple de ceux qui, sentant dans leur âme
Je ne sais quelle vive et courageuse flamme,
Furent les bons ou les vainqueurs,
C'est un phare élevé dont les feux illuminent
Ceux qui, perdus en bas, sous les ombres cheminent
Loin des clartés, loin des hauteurs.

C'est une main d'ami, prévoyante et discrète,
Mystérieusement tendue et toujours prête
A relever, à soutenir ;
C'est un regard qui vient, au fond des consciences,
Doux et fort, rayonner sur les désespérances
Et sauver par le repentir.

Où, ces grands noms que vous tirez de la poussière
Pour les faire rentrer dans la pleine lumière
Du couronnement immortel,
Vous montrent le chemin qui mène sur les cimes
Et deviennent pour vous ces arcs-en-ciel sublimes
Qui joignent la terre et le ciel.

Et c'est pourquoi voilà que ce jour nous rassemble
Ici, pour célébrer, j'our acclamer ensemble
Le grand et noble souvenir
De celui qui pour nous fut le modèle même
Des âmes à qui Dieu réserve un diadème
Que jamais rien ne peut ternir.

Et quel autre aussi bien le mérita ? Quel autre
Eut jamais plus que lui ce grand zèle d'apôtre
Ou plus entier se consacra
A l'œuvre qui remplit toute son existence ?
Quel autre eut plus de droits à la reconnaissance ?
Quel autre plus grand se montra ?

Le voyez-vous, déjà, dans l'ardeur du jeune âge,
Mesurer d'un coup d'œil fier comme son coutrage

Le vaste champ à parcourir ?

Puis, sans jeter jamais un regard en arrière,
S'élançant, le front calme et haut, dans la carrière
Que le ciel l'appelle à fournir ?

Oubliant tout, l'amille, amis, honneurs, richesse,
Tout ce que peut rêver un cœur plein de tendresse,

Il n'a plus qu'un seul rêve au cœur :

Glorifier le Dieu dont il s'est fait le prêtre
Et conduire au salut ceux que son divin Maître
A confiés à son honneur.

Aux accents généreux de sa voix qui demande
Au nom de Dieu, les cœurs sont émus et l'offrande

Tombe, riche, de chaque main :

Sur le coteau désert, ô merveilleux spectacle,
Voyez grandir les murs du pieux tabernacle
Où Dieu s'immolera demain.

Voyez monter la flèche où la croix salutaire,
Symbole consolant d'un auguste mystère,

Va, tout à l'heure, rayonner

Ecoutez, dans la tour, la grande voix vibrante
Du bronze harmonieux dont la note touchante
Sur vos têtes va résonner.

Le front nu, franchissez les portes de l'enceinte,
Partout, sur les parois de la demeure sainte

Où rien, hier, n'était encor.

Le grand nom du Seigneur, les maximes sacrées,
Et du livre divin les pages vénérées

Apparaissent en lettres d'or.

Écoutez les échos des voûtes qui frémissent
Sous les accents pieux de ces voix qui bénissent
 La tendresse du Créateur,
Puis, au-dessus, la voix grave, majestueuse
De l'orgue s'élevant, prière harmonieuse,
 Comme un encens vers le Seigneur.

Voyez, se détachant, non loin du sanctuaire,
Au-dessus de la nef, comme un phare, la chaire,
 Cette compagne de l'autel ;
C'est là que si longtemps retentit sa parole,
Que la main qui bénit, et la voix qui console
 Nous montraient le chemin du ciel.

O touchante grandeur de nos temples augustes
Où, dans un même élan, les pécheurs et les justes
 Viennent chercher la paix du cœur ;
Où l'enfant innocent murmure sa prière,
Où le vieillard courbé verse sa peine amère
 Devant le regard du Seigneur !

Et pour faire surgir cette maison sacrée,
Ce temple où, tant de fois, l'âme désespérée,
 Chacun de nous s'est abrité
Il suffit de la voix de ce pasteur fidèle
Dont les accents ont su vous inspirer le zèle
 D'une admirable charité !

Mais, ce n'est pas assez ; car, dans cette grande âme
La soif du bien ne peut s'éteindre, et la flamme
 Du dévouement brûle toujours ;
D'autres dans les plaisirs chercheront leurs délices :
A lui, c'est le travail qu'il faut ; les sacrifices
 Sont un besoin de tous les jours.

Il a glorifié Dieu ; mais il doit encore.
Penser à ceux pour qui, chaque jour, il implore,
A genoux, l'aide du Seigneur ;
Il a surtout au cœur un désir qui le presse :
C'est le bien, le salut de la chère jeunesse
Dont il s'est fait le protecteur.

A son appel pressant, on voit bientôt paraître
Un homme, humble, vêtu tout de noir ; est-ce un prêtre ?
Quel est-il, d'où vient-il ? Je vois
Quand il passe, les yeux baissés, sur sa figure
Quelque chose de bon, de grand ; à sa ceinture
Se cache une modeste croix.

Quel est-il ?—Vous l'avez tous reconnu, cet homme
Que le monde méprise et que le savant nomme
Avec un souris de pitié :
C'est un humble, mais c'est le fils d'un noble père,
C'est l'enfant de La Salle ; appelez le : " Mon frère."
Et méritez son amitié.

Car, celui que la foule a méconnu peut-être,
Celui que les savants, sans daigner le connaître,
Ont vu d'un œil indifférent,
Cet homme qui les fait sourire quand il passe,
Moi qui le connais bien, je vous dis que sa place
Est tout en haut, au premier rang.

C'est celui-là qui vint et qui dit : " O mon père,
" Vous voulez des gardiens : c'est notre ministère ;
" Nous sommes prêts dès aujourd'hui."
Et ce fut lui qui prit soin de notre jeune âge ;
C'est avec lui que j'ai commencé le voyage :
Si j'ai marché, c'est grâce à lui !

Un peu plus tard, voici venir la sainte fille
Qui parmi les petits se fait une famille
A laquelle elle ouvre son cœur.
Pleine de dévouement, riche de patience,
Chaque jour, on la voit faire épeler l'enfance
Qui l'appelle tout bas : ma sœur.

Puis, au déclin du jour, quand sa tâche est finie,
Elle s'en va, vaillante, au lit où l'agonie
Sombre et terrible va venir ;
Auprès de la douleur elle prie, elle veille
Sans cesse : au moindre appel qui frappe son oreille,
Elle est là, prête à secourir.

Sa voix a des accents qui rendent l'espérance,
Sa main verse le baume à l'amère souffrance
Que Dieu lui commande d'aimer :
Et si las de lutter, votre cœur se désole,
Elle trouve toujours un mot qui le console,
Un regard qui vient le calmer.

Quand vous la rencontrez, avec sa robe grise,
L'air sérieux et doux, dans sa modeste mise,
Le regard plein de dignité,
Inclinez-vous bien bas devant cette humble femme,
Car c'est un dévouement sans borne, une grande âme,
C'est une " Sœur de Charité."

Or, c'est lui qui fonda ces maisons où l'enfance
Vient apprendre et prier ; ces toits où la souffrance
Où la faim et la nudité
Viennent, l'une, chercher le baume qui soulage,
Les autres un morceau de pain et le courage
Pour supporter leur pauvreté.

Ah ! qu'il a bien compris, dans son cœur magnanime,
Ce prêtre dévoué, la mission sublime
 Qu'il était chargé d'accomplir !
Des volontés de Dieu ministre infatigable,
Rien n'arrêta jamais son zèle inépuisable,
 Devant un devoir à remplir.

O toi qui, de là-haut, nous regardes, sans doute,
Du séjour glorieux où tu règnes, écoute
 Ceux qui vers toi lèvent leurs voix !
A tous ces cœurs émus qu'une même pensée
Fait battre au souvenir de ta grandeur passée,
 Viens sourire comme autrefois.

Tu fus leur père à tous, et ta longue carrière
Fut un apostolat ; tu passas sur la terre
 Comme Jésus, faisant le bien ;
Tu laisses après toi des traces glorieuses
Dans ces travaux nombreux, dans ces œuvres pieuses
 Dont tu fus l'auteur, le soutien.

Partout où le regard se tourne, il voit paraître
Les souvenirs vivants de ton zèle de prêtre
 Et ton nom écrit de ta main ;
Puis, comme un résumé de cette grande vie,
Il contemple aujourd'hui ta figure bénie
 Gravée à jamais sur l'airain.

Oui, ces grands monuments aux traits ineffaçables
Mettent sous nos regards les fastes admirables
 De tes longs et nobles labeurs ;
Mais, pour faire revivre et consacrer ta gloire,
Le plus beau monument qui garde ta mémoire,
 Tu l'as élevé dans nos cœurs !